

## STRUCTURES FREUDIENNES DES PERVERSIONS

par Patrick Valas

Je développerai mon exposé en sept points<sup>1</sup>:

- 1- La pulsion n'est pas la perversion.
- 2- Le fantasme pervers n'est pas la perversion.
- 3- La *Verleugnung*
- 4- Y a-t-il une structure spécifique de la perversion?
- 5- La perversion dans son rapport au sexuel et à la jouissance.
- 6- Pour une clinique différentielle.
- 7- Perversion et cure analytique.

En fonction de la façon dont je m'en tirerai, il est possible que je sacrifie une ou deux rubriques...

### **I - La pulsion n'est pas la perversion.**

C'est un enjeu très important pour Freud de le démontrer, parce qu'il n'est pas loin de considérer, au moins au début, que la perversion pourrait être une manifestation purement instinctuelle, mais aussi parce

---

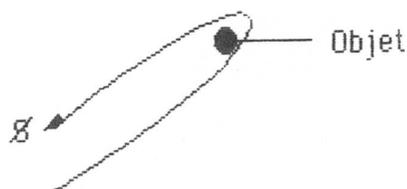
qu'il a découvert que la tendance sexuelle est perversement orientée, qu'il ne peut donc concevoir la sexualité humaine que comme perverse.

En 1905 cependant, il parle déjà, dans le processus de la pulsion, d'*idéalisation*, manifestant donc l'instance du sujet dans toute perversion.

En 1915, dans sa *Métapsychologie*, l'invention de la pulsion sado-masochiste - qui n'existe pas - a prêté à bien des confusions. C'est à ce moment-là qu'il conceptualise vraiment la pulsion, au début il parlait plutôt de *tendance*. Non sans quelques flottements, Freud distingue bien cette tendance dans la névrose de l'exercice d'une perversion vraie : en ce qui concerne la névrose obsessionnelle, il écrit " *le besoin de tourmenter devient tourment infligé à soi-même, auto-punition et non masochisme*". De la voix active, le verbe passe, non pas à la voix passive, mais à la voix moyenne réfléchie. En quelque sorte, il dit que le névrosé est un auto-souffre-douleur, alors que dans la perversion, provoquant des douleurs pour d'autres, on jouit soi-même de façon masochiste dans l'identification à l'objet souffrant. Il est intéressant de noter ici qu'il fait du sadisme un masochisme par procuration. C'est donc bien au terme d'un trajet pulsionnel que la possibilité de la douleur entre en jeu pour le pervers en tant qu'il l'éprouverait de l'autre. Pour faire le pendant avec la névrose, le pervers est plutôt un hétéro-souffre-douleur.

Dans cette veine, je vous rappellerai que Freud définissait les névroses comme des perversions passives, pour les opposer aux perversions actives que sont les perversions vraies. Si dans le texte de la *Métapsychologie*, vous procédez au même déchiffrement de la dite *pulsion voyeuriste-exhibitionniste* - qui deviendra plus tard chez Lacan la *pulsion scopique* - vous verrez que la perversion est tout autrement structurée que cette tendance.

Lacan, dans *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, va traduire ce mouvement de réversion de la pulsion par le *se faire*, pour montrer que la pulsion fait retour sur le sujet : se faire voir, se faire boulotter etc. Il va faire apparaître un trait distinctif essentiel dans la mise en jeu de la pulsion, par exemple scopique, lorsqu'elle est mise en jeu dans la perversion, à savoir que le pervers s'y place en tant que sujet à l'aboutissement de la boucle, le pervers étant celui qui réussit le mieux, mais en court-circuit, à se faire cible pour l'objet devenu missile.



Dans la pulsion scopique, le voyeur va se faire pur regard pour compléter l'Autre de ce qui ne peut se voir, alors que l'exhibitionniste va forcer l'Autre pour faire surgir en son champ le regard. Alors que la pulsion s'inscrit au défaut de l'Autre, le pervers va s'efforcer de le compléter.

## II- Le fantasme pervers n'est pas la perversion.

"*La névrose est le négatif de la perversion*" écrivait Freud, parce qu'il pensait que ce qui apparaissait dans la perversion se montrait seulement sous forme de fantasme inconscient chez le névrosé. L'existence de fantasme pervers conscient chez le névrosé rend alors d'autant plus précieuse son étude parue en 1919 "*Un enfant est battu*", qui a pour sous-titre "*Contribution à la connaissance de la genèse des perversions sexuelles*".

Cette étude a un triple intérêt :

1° Elle nous démontre d'abord comment le sujet est divisé entre un désir incestueux refoulé et une jouissance de type masturbatoire qui est fixée par ce fantasme, fonctionnant comme souvenir-écran d'une scène originaire oedipienne. C'est "on bat un enfant" décomposé en : "mon père bat un enfant que je hais", et la séquence du milieu qui est jamais retrouvée : "je suis battu par mon père". Le désir incestueux interdit y est accepté sous la forme de la jouissance d'une punition : division entre un désir refoulé et une jouissance.

2° Ces fantasmes sont observés chez des sujets névrosés avec leurs particularités propres, et Freud dit qu'ils demeurent la plupart du temps à l'écart du reste du contenu de la névrose, et ne trouvent pas leur propre place dans la trame de celle-ci; c'est même pour ça que dans une cure on peut passer à côté. Ils sont à considérer seulement, dit Freud, comme des traits primaires de perversion, et non comme l'expression d'une perversion vraie.

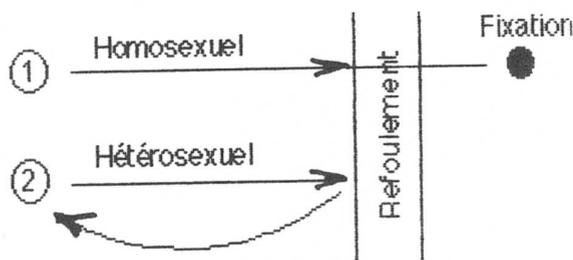
3° C'est le point le plus important dans cette étude, la perversion ne reste pas isolée dans la vie sexuelle du sujet, et se constitue dans la dialectique oedipienne. "*Elle se montre à nous pour la première fois sur*

*le terrain de ce complexe, et même si la constitution innée lui a donné une direction particulière, elle en reste le terrain, l'héritière de sa charge libidinale.* C'est une chose importante, parce que Freud est en train d'introduire le rôle du refoulement dans la constitution des perversions, ce qui n'était pas démontré jusqu'à présent.

Alors qu'à l'époque la base héréditaire est considérée de façon inébranlable comme cause de la perversion, Freud, avec cette étude - il utilise encore le terme de *constitution innée* - est en train d'élever la perversion à la dignité d'une position subjective, justement en y introduisant le rôle du refoulement. Pour lui, la perversion se constitue bien à partir d'un premier noyau refoulé.

Je vais opposer deux thèses de Freud, pour montrer quelle frontière il va franchir.

Sa première thèse, celle des *Trois essais*, qui trouve son achèvement avec la *Métapsychologie*, est la suivante : il dit que la tendance sexuelle n'est pas univoque, qu'elle est constituée d'un certain nombre de composants, et même d'éléments bipolaires, par exemple une tendance homosexuelle et une tendance hétérosexuelle. A la période de latence, qui marque une coupure, se produit le refoulement - lié à la culture, aux interdits... - une **dissociation** va se produire, à savoir que la composante hétérosexuelle, du fait de son apparition plus précoce ou de sa plus grande intensité, ne va pas subir le joug du refoulement, il va y avoir arrêt du développement et **fixation**.



Au moment de la puberté, s'il y a persévération, l'homosexualité, n'étant plus inhibée par l'hétérosexualité, va s'exprimer de façon dominante.

Dans sa seconde thèse, comme il introduit la notion du refoulement, il va considérer que la perversion se constitue comme un retour du refoulé à partir d'un premier noyau refoulé. L'exemple donné dans son article sur le fétichisme en 1927 est celui d'un sujet de langue allemande qui a été élevé dans une nurserie anglaise, et qui à l'âge adulte présente une perversion fétichiste qui nécessite chez le partenaire un "brillant sur le

nez", *Glanz auf der Nase*. Or l'analyse démontre que c'est le retour du refoulé d'un premier noyau de langue anglaise qui était : *Glance at the nose*, "regard sur le nez". On voit cette théorie du refoulement qui est à l'oeuvre chez Freud, une théorie structurale de la perversion, qui s'oppose à sa première théorie, évolutionniste.

Le cas de la jeune homosexuelle va le confirmer dans cette orientation, à savoir le rôle du refoulement et la dimension du fantasme. La question à laquelle Freud tenterait de répondre à cette époque, est à peu près celle-ci : comment certains sujets - qu'il désigne de pervers sans avoir pu encore en donner une définition précise - règlent-ils la difficulté à concevoir la castration de la mère, lorsqu'ils la découvrent? Comment règlent-ils l'horreur de la castration qu'ils sont en train de découvrir?

### III - La *Verleugnung*.

En découvrant que la mère est châtrée, parmi les modes de réponse du sujet dont résulteront les choix de ses positions subjectives différentes, y en aurait-il une qui spécifierait la perversion et qui du même coup permettrait de l'identifier comme une entité distincte de la névrose et de la psychose, pour autant que cette distinction est quasiment impossible à faire sur le plan phénoménologique.

Dès 1908, dans son texte sur *Les théories sexuelles infantiles* - mais c'est déjà apparent dans le cas du petit Hans - Freud montre comment l'enfant peut se refuser à admettre que la mère est châtrée, mais c'est seulement la persévération dans ce refus qui est importante. Freud a pu observer chez un de ses patients adultes, la production d'un rêve représentant une femme avec un pénis, et qui témoignerait pour lui de ce refus particulier. Dès cette époque donc, il fait de cette représentation, une formation de l'inconscient par retour du refoulé, mais le terme de *mère phallique* n'apparaîtra pour la première fois qu'en 1910 dans son texte sur Léonard de Vinci.

Dès qu'il a fait cette trouvaille, il ne la lâchera plus. Depuis son texte sur *la fausse reconnaissance*, en 1914, où il reprend l'hallucination de l'homme aux loups, en passant par un cas de fétichiste du pied qu'il présente en 1914 lors d'un Mercredi de Vienne, on peut dire que le terme de *Verleugnung*, au moins comme concept, apparaît sous sa plume en 1925 dans les *Quelques conséquences psychiques de la différence anatomique entre les sexes*, il trouvera son achèvement dans *Le fétichisme* en 1927, et dans son article *Le clivage du moi* en 1938.

Je vous donne une version optimiste, car si vous lisez tous ces textes, même si vous vous apercevez que Freud fait un usage distinctif

des termes de *Verwerfung*, *Verleugnung*, *Verneinung*, pour témoigner de la *Verdrängung*, il est souvent embarrassé pour différencier entre chacun d'eux cette notion de perte de la réalité.

Néanmoins, pour dissiper un malentendu à propos du texte *Le clivage du moi*, vous verrez que Freud parle de la généralisation de la division subjective, qui a fait croire qu'il faisait une généralisation de la perversion au lieu de la spécifier dans sa particularité. C'est une erreur, parce que la mise en jeu de la division subjective, qui est applicable à toutes les structures, n'est pas la même dans la psychose, la névrose et dans la perversion.

Freud va définir sa *Verleugnung*, son déni pervers, comme étant la coexistence de deux attitudes par refoulement : "*attitudes inconciliables*, dit-il, *que seul l'inconscient peut supporter*". Ce sont des sujets qui, en découvrant la castration maternelle, reconnaissent cette réalité que la mère est châtrée - qu'elle n'a pas le pénis - tout en lui attribuant un phallus dans leur fantasme. C'est la définition freudienne la plus assurée du déni. Donc **reconnaissance** de la réalité et **déni** de cette réalité par substitution dans le fantasme. Le fétiche donc est un substitut, et le mémorial de ce moment passager de triomphe du sujet sur l'horreur de la castration. Ce fétiche se constitue comme un arrêt du souvenir dans une amnésie traumatique, et la logique de sa constitution obéit à celle du souvenir écran. Il y a comme un arrêt sur image, le sujet s'arrête au bord de découvrir, au bord de tous ces vêtements qui font limite.

La *Verleugnung* apparaît comme cette opération spécifique d'un sujet qui par un choix décidé - et sans doute beaucoup plus qu'ailleurs - affirme et nie en même temps la castration. Il ne s'agit pas dans l'aliénation du sujet d'un "ou bien homme, ou bien femme" (qui serait caractéristique de l'hystérie), non plus d'un "ni l'un ni l'autre" (caractérisant le doute obsessionnel), mais d'un "est châtré, n'est pas châtré". Il en résulte pour le sujet une division, entre une volonté de jouissance - à laquelle il n'a pas renoncé, et qui est fixée comme la jouissance qu'il a obtenue dans la scène originaire - et la condition du désir refoulé qui est soumis à la Loi. Dès lors il en résulterait pour lui l'adoption d'une position subjective particulière.

Vous voyez que ce terme de *Verleugnung* n'est pas sans embarras pour nous. Lacan va regretter de l'avoir fait traduire par "désaveu" - c'est celui qu'ont emprunté des auteurs comme Clavreul - et préférer le terme de "démenti", démenti du réel. Autrement dit, le pervers se trouve démenti par le réel dans son attitude de refus de la castration.

#### IV - Y aurait-il une structure spécifique de la perversion?

Je diviserai cette question en deux points : avec Freud et avec Lacan.

Dans le travail que j'ai fait sur Freud et la perversion, je pense que l'ordonnance subjective qu'il en donne semble être définie en quatre points : 1° La *Verleugnung*, 2° L'identification à la mère phallique, 3° Le choix et le type d'objet, et 4° La mise en acte. Il faut disposer de ces quatre points pour pouvoir poser un diagnostic de structure.

1° S'agissant de la *Verleugnung*, elle est l'opération spécifique qui détermine toute la stratégie du sujet, pour autant qu'il reconnaît la castration maternelle et en même temps la dément.

2° Pour ce faire, il est amené à s'identifier à la mère phallique, en tout cas à la mère constituée comme telle dans la subjectivité du sujet. A cet égard, il va se féminiser dans sa position subjective : c'est un point très important et qui est très controversé. Quand Freud abordera le problème économique du masochisme, en 1924, ce qu'il désigne comme *perversion vraie* - à distinguer du *masochisme moral* et du *masochisme érogène* - c'est le masochisme dit féminin, qu'il étudie chez les hommes uniquement, justement en tant qu'il ne l'attribue pas aux femmes. Evidemment il utilise l'expression de *l'être de la femme* pour désigner ce masochisme féminin, cela a prêté à toutes les confusions qu'on connaît, mais s'il parle de l'être de la femme, c'est simplement pour indiquer qu'un homme ou une femme ce sont des signifiants, ça ne recouvre pas forcément le réel du sexe. A mon sens, ceci affirme chez Freud cette féminisation du sujet pervers.

3° S'agissant maintenant du choix de l'objet, s'il n'est pas indifférent, le type d'objet choisi (le partenaire) ne suffit pas à qualifier ou à invalider une perversion. Freud a toujours précisé qu'il fallait le distinguer de la position sexuée du sujet. Au départ, quand il dit à propos de la pulsion que l'objet est indifférent, on voit déjà sa ligne de pente. Donc, une homosexualité apparente peut n'être en fait qu'une forme de névrose, notamment dans sa manifestation d'adolescence, alors que le choix d'un objet hétérosexuel peut au contraire être le fait d'une authentique perversion. L'important est que l'objet puisse offrir prise à l'idéalisation du sujet, et être ainsi phallicisé par l'autre. Avec toutes les formes de transition que cela comporte, l'objet est choisi soit à l'image de la Mère phallique, soit comme un double narcissique du sujet. Freud, à propos d'un cas d'homosexualité, dans *Métapsychologie*, dit : " *S'étant alors identifié à sa mère, il prend sa propre personne comme l'idéal à la ressemblance duquel il choisit ses nouveaux objets d'amour*".

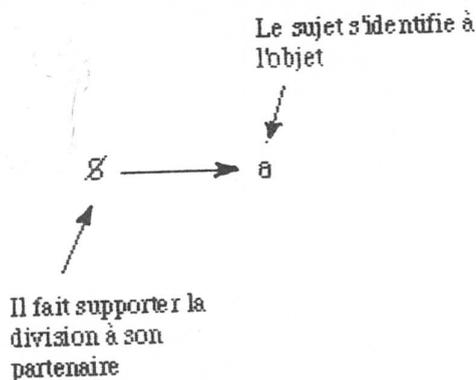
4° S'agissant de l'acte, vous pouvez le lire dans le cas de la "jeune homosexuelle", Freud exige la mise en acte, il exige l'exclusivité de sa pratique, et il conservera ce critère différentiel jusqu'à l'afin de son oeuvre. A mon avis c'est le point le plus contestable. Il est tout à fait certain que des névrosés passent à l'acte leurs fantasmes pervers, d'une façon tout à fait appuyée, alors que des pervers restent dans l'exercice d'une pure fantasmatisation de leur perversion. Quand Freud prend la jeune homosexuelle en analyse, il considère que comme elle n'est pas passée à l'acte, il y a quelque chose à faire encore, mais à partir du moment où elle a fait le choix décidé de son homosexualité, il la laisse tomber.

Je crois que je vous ai donné là la définition freudienne de la perversion, mais même si peu à peu il va centrer son étude sur la perversion des perversions qu'est le fétichisme, j'aurais vous citer le innombrables passages où il les met en série à partir de lui, et souvent sans s'expliquer davantage. Par exemple dans le cas qu'il a présenté de fétichisme du pied il dit : "*la formule la plus brève pour le fétichiste du pied serait : "un voyeur secret masochiste"*".

J'ai le droit d'écrire la formule du fantasme chez Freud comme cela :

$\mathcal{S} \longrightarrow a$

Et bien chez Freud il est lisible que dans la perversion le sujet s'identifie à l'objet, et va faire supporter à sa ou son partenaire, la division subjective châtré/pas châtré :



Avec Lacan maintenant. On peut dire que Lacan confirme, précise et prolonge le définition freudienne. Vous savez qu'il a récusé l'idée d'un mathème de la perversion, en tout cas tel qu'on lui avait proposé. Il a défini la perversion à partir du mathème du fantasme, conformément à ce qu'il écrit dans "Kant avec Sade" : "*Une structure quadripartite est depuis l'inconscient toujours exigible dans la constitution de*

*l'ordonnance subjective*." A cet égard, une remarque : quand nous parlons de structure de la névrose, de la psychose ou de la perversion, c'est une réduction un abus de langage, car ce ne sont pas des structures différentes, mais des positions subjectives différentes par rapport à la structure, une perversion résultant d'un mode de réponse spécifique du sujet - la *Verleugnung* - au défaut de l'Autre à quoi il tente de parer.

Les précisions que va apporter Lacan à la définition freudienne, je vais tâcher de vous les faire le plus simplement, en faisant l'économie de la façon dont Lacan passe du fantasme comme imaginaire à sa forme symbolique, pour aboutir à sa forme réelle, alors que son écriture est la même,  $\mathcal{X} \diamond a$ , mis à part le fait que dans les *Ecrits* c'est écrit en italiques pour montrer que c'est imaginaire.

Concernant la mère phallique, dont j'ai dit qu'elle se constituait dans la subjectivité de l'enfant, l'autre phallé qui lui correspond, dont se constitue le pervers, n'est pas simplement un autre imaginarié. Dans "Subversion du sujet et dialectique du désir", à la page 825, Lacan va en donner une élaboration très précise. Il va dire que la récupération phallique, l'attribution du phallus à l'autre, qui s'opère par la *Verleugnung*, intéresse l'autre d'une façon particulière : elle ne se fait pas par imaginarié, mais c'est de son être même de jouissance que le sujet pervers va la constituer. Son être de jouissance, c'est celui qui est fixé au moment de la scène originaire, et selon les modalités que l'on a vu, à savoir, confusion pour le sujet de la jouissance de l'Autre avec la jouissance qu'il a éprouvée, par exemple, d'une masturbation - ce qui fait le trauma de la scène justement. C'est à partir de cette jouissance comme réelle qu'il va venir tenter de faire une récupération phallique au niveau de l'autre: il le fait d'ailleurs par compassion, par amour, par adoration... Pour équivoquer, je dirais qu'il se fait de l'autre, il se fait phallus de l'autre, de tout son être. A cet égard il donne un statut symbolique à l'autre et non plus imaginaire.

En s'identifiant à cet Autre phallique - comme pour Freud - le sujet le sera, et il l'aura en même temps. C'est ça la base de son calcul au moment de la scène originaire. Quand Lacan nous dit que pour la femme, la formule très singulière dans laquelle se résout son rapport au phallus, c'est que dans l'inconscient elle *est* le phallus et elle l'*est* en même temps, il va souligner l'étrange parenté de sa formule transsubjective avec celle du pervers. Ne pourrait-on pas dire que si les femmes ne deviennent pas perverses, ou alors très rarement, c'est qu'elles le sont justement structurellement - autre façon de rejoindre Freud, qui au début de son oeuvre attribuait les perversions naturellement aux femmes. Je laisse ça à votre réflexion. A cet égard, à propos de "la jeune homosexuelle" - et encore c'est à prouver, que ce soit une perversion - et de quelques

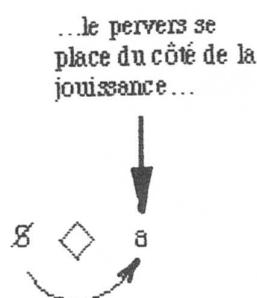
exemples très parcimonieux d'homosexualité féminine, à ma connaissance, Freud n'a jamais étudié un seul cas de perversion autre chez une femme.

Deuxième remarque : il semble que cette parenté de la formule subjective, *il l'est et il l'a*, rendrait compte de ce pourquoi les pervers portent aux femmes et à leur jouissance, un intérêt si particulier, d'où l'attrait trompeur qu'il peut exercer sur elles.

Voilà la définition la plus concise donnée par Lacan à la perversion dans *Les quatre concepts*, p. 168 : "Ce que j'ai appelé structure de la perversion, c'est à proprement parler un effet inverse du fantasme. C'est le sujet qui se détermine lui-même comme objet, dans sa rencontre avec la division de la subjectivité". Même mouvement de bascule au niveau du fantasme que chez Freud.



On pourrait dire que pour le pervers, le fantasme ne servirait pas, comme pour le névrosé, à soutenir un désir défaillant. Dans son fantasme pervers, le névrosé se situe du côté de l'effet désir, de la division subjective, moyennant quoi il demande toujours la permission à l'autre, et c'est ou trop tôt ou trop tard : le fantasme sert à soutenir le désir défaillant. Au contraire, le pervers, en se situant du côté de la jouissance, son fantasme lui sert comme attrape-jouissance - à entendre comme "attrape-nigaud" - ce qui ne veut pas dire qu'il y parvienne.



### V - La perversion dans son rapport au sexuel et à la jouissance.

Dans *Les quatre concepts*, Lacan va dire que le pervers s'imagine être l'autre, pour assurer sa jouissance. Il modifie la définition freudienne, il ne parle plus d'identification à l'autre, mais de "s'imaginer être l'autre", en quoi il va confondre sa position imaginaire avec la relation symbolique, à l'inverse du névrosé qui va confondre sa position symbolique avec la relation imaginaire. C'est ici que la définition freudienne de la névrose comme négatif de la perversion doit trouver son vrai sens.

Donc, de son belvédère identificatoire à l'autre phallé, le pervers aurait un point de vue privilégié sur la jouissance de l'autre, d'où sa propension à s'en faire le démonstrateur, car il est tout de même poussé par le besoin de le prouver. La confusion de la jouissance de l'autre avec la sienne propre qui s'est produite au moment de la scène originaire, c'est là son erreur, fait que la perversion est une falsification de la jouissance de l'autre, d'ailleurs le terme de *perversion* veut dire cela. Pour le prendre de façon simple : c'est que le pervers ne s'intéresse pas à l'acte sexuel, c'est quelque chose de tout à fait accessoire, parce qu'il a très bien compris que c'est un court-circuit pour atteindre à la jouissance de l'autre.

si l'acte pervers reproduit ce moment syncopé de son histoire, le moment de la scène originaire, d'arrêt sur image, où il est resté fixé sur un mode de jouissance particulier, on peut dire que l'acte pervers est à l'inverse du mot d'esprit. Dans un premier temps, le sujet fixe le tableau sur une scène, dans un deuxième temps, il rompt la pose, à savoir qu'en se faisant découvrir, le sujet obtient la réaction d'angoisse et d'horreur de son partenaire. Autrement dit, ce n'est pas l'Autre du signifiant qui est convoqué comme dans le mot d'esprit, mais l'Autre de la jouissance. Que le sujet doive se faire découvrir par le partenaire forcé est un point différentiel très important entre l'acte pervers et l'acte du névrosé. L'expression d'angoisse ou d'horreur est une forme de manifestation de la jouissance de l'Autre.

Pour continuer sur cette pente différentielle, disons que le pervers, lui, contrairement au névrosé, n'est pas intéressé par la pornographie, ni par la prostitution. Ce qu'il cherche, ce sont des partenaires forcés, complices mais forcés. Le voyeurisme du névrosé est un voyeurisme à la jumelle, alors que le voyeur porte son coup au lieu où se situe la victime.

Dernier point qui caractérise, à mon sens, l'acte pervers, c'est que son activité s'exerce dans l'immense majorité des cas, dans les limites d'un jeu, dans le cadre du fantasme, dont il ne franchit pas l'épure. C'est sur une scène, et non pas dans le monde, il monte la scène sur le monde. Son activité s'inscrit dans les conditions du désir en tant qu'il est soumis à la Loi, cette Loi qu'il prétend transgresser et dont il ne fait qu'en démontrer l'existence. En effet, il refoule son désir tout autant que le névrosé, son désir étant tout aussi bien une défense d'outrepasser une certaine limite dans la recherche de la jouissance.

#### **VI - Pour une clinique différentielle.**

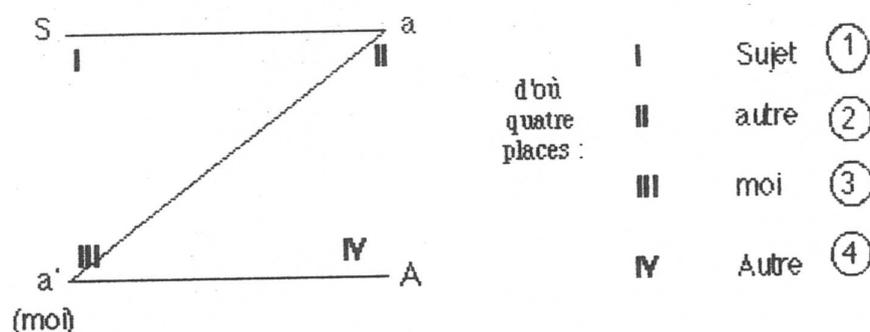
Vous pourriez déjà déployer une clinique différentielle entre les perversions dans Freud, en prenant exemple sur le couple fétichisme/transvestisme, avec tous les types de transitions de l'un à l'autre en fonction du type d'identification du sujet à la mère phallique. Par exemple; le fétichiste s'identifie à la mère phallique, le fétiche en tant qu'objet détaché représentant son phallus. Freud insiste bien pour dire que le fétiche n'est pas un trait seulement de la mère, ni un objet imaginaire, mais bien un objet détaché, érotisé par le sujet, il n'est donc pas à confondre avec la naissance de tout objet comme imaginaire; je parle là de l'objet transitionnel de Winnicott. Il faut qu'il y ait érotisation de cet objet, ce qui fait la forme de passage de la perversion à la normalité. Le transvestiste, qui serait le pendant du fétichiste, va s'identifier non pas à la mère phallique mais au phallus de la mère en tant que caché derrière ses vêtements.

Ces types d'identification à la mère donnent des positions subjectives différentes, nuancées, qui vont engendrer des pratiques variées. Par ailleurs il faut dire qu'il y a toujours chez l'homme un certain fétichisme, celui qu'on retrouve dans la mode.

Avec Lacan il y aurait aussi une clinique différentielle entre les perversions à établir, mais pour l'instant, en dehors de son texte à lui, on ne peut pas dire qu'elle soit établie. En effet, la façon dont procède le sujet pour se faire l'instrument de l'autre est déterminée par un calcul du sujet qui peut n'être pas le même dans chaque cas. Je vais essayer

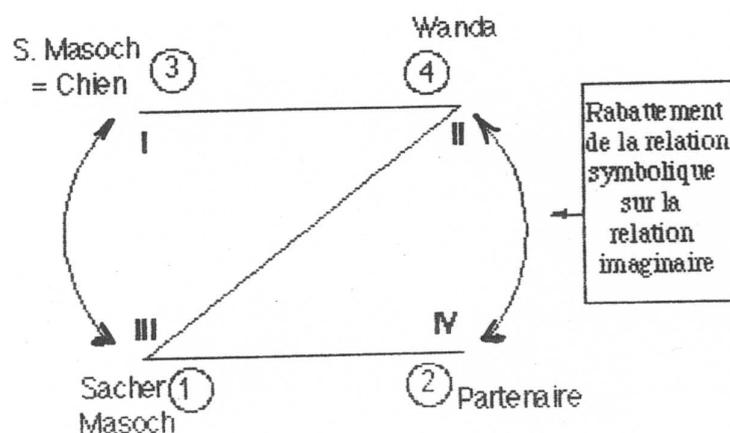
cependant de vous en donner quelques éléments à partir du sadisme et du masochisme.

On va utiliser le schéma L, qui est une forme déployée du fantasme :



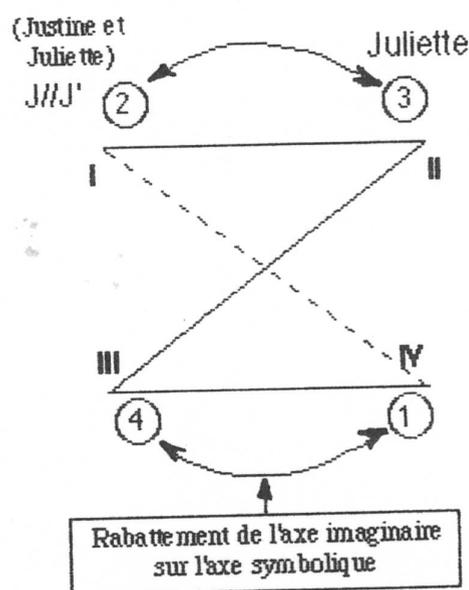
Vous pouvez lire qu'il y a quatre places, chacune d'elles étant occupée par une lettre dont la valeur peut changer en fonction de son déplacement.

Prenez le cas de Sacher Masoch. Quand vous lisez cette histoire, vous voyez que ça procède d'une déchéance subjective consentie et accomplie jusqu'à son terme, et que le sujet finit par s'identifier à un chien, il veut être traité comme un chien. Comme sujet, il devient moi. Au contraire, la figure de Wanda, la Vénus à la fourrure, se constitue comme un Autre idéalisé - la place 4 est remontée. Il y a rabattement de la relation symbolique sur l'axe imaginaire.



Quand je disais que le pervers confond la relation imaginaire avec la relation symbolique, c'est ce que ça veut dire. Si vous lisez le cas Dora, vous voyez que c'est le contraire qui se produit : c'est sa relation imaginaire qui a une valeur symbolique.

Dans le cas de Sade, vous voyez le héros s'identifier à l'autre, se faire l'instrument de l'Être Suprême en Méchanceté, il se fait grand Autre pour Justine. Le moi du sadique s'identifie à Justine, elle est le double narcissique du sujet. Quel est le sujet de l'inconscient qu'interroge le héros sadique par rapport à la victime? Il interroge sa propre division subjective. Ce qui est très apparent dans les textes de Sade c'est la division entre les deux soeurs, Justine et Juliette. Quand on lit Sade on voit un rabattement de l'axe imaginaire sur l'axe symbolique.



En procédant à la lecture, vous allez comprendre les confusions qui sont faites. D'abord on en fait des couples antagonistes, ce n'est pas vrai du tout, sur l'axe imaginaire, dans le cas du masochisme, il y a une victime ou un bourreau, mais pour passer du sadisme au masochisme vous ne passez pas par une simple inversion symétrique, vous ne passez de l'un à l'autre qu'en faisant un quart de tour, il faut déplacer d'un quart de tour la position subjective. Ce sont deux perversions quasiment équivalentes et en tout cas parallèles mais pas du tout situées dans un couple inversé.

J'ai donné ce déchiffrement, parce que c'est à partir de là qu'il faudrait essayer de faire des distinctions dans les couplages fétichisme/transvestisme, et dans le voyeurisme/exhibitionnisme. On

pourrait essayer d'établir une clinique différentielle à partir de là, en conservant la définition structurale et en essayant de déployer cela.

#### **6°. Perversion et cure analytique.**

Freud estimait que les pervers étaient inanalysables, pour la raison qu'il estime qu'il ne s'agit pas ici d'obtenir la dissolution de symptômes mais de renverser une tendance dans son ensemble. Il est vrai que d'une façon générale, les pervers viennent assez peu en analyse. D'ailleurs Freud considérait que le fétichisme était une solution spécialement élégante de la difficulté de la sexualité, et qui ne gênait pas grand monde, y compris les partenaires qui parfois ne s'en apercevaient même pas.

Lacan a certainement eu des pervers en analyse; je vous signale chez lui un terme qui n'est pas habituel, il disait que les homosexuels on pouvait les "guérir", c'était au milieu de son enseignement.

Pour ma part, comme analyste, j'ai une expérience extrêmement limitée de la perversion, mais je me suis quand même efforcé l'année dernière, à l'IRMA, de présenter un cas, pour essayer de rendre raison des difficultés auxquelles on se heurtait dans une cure avec des sujets pervers.

Le sujet pervers peut demander une analyse à l'occasion d'un fait de structure, d'une rupture dans son économie libidinale. Mais il va se passer de drôles de choses. Je vous ai dit que le pervers va se positionner comme objet dans sa rencontre avec la division subjective, le dispositif de la cure va lui fournir une occasion irremplaçable. Il va venir demander une cure en position de sujet divisé. Le sujet que j'avais, très vite, par le biais du masochisme, est venu s'installer en position d'objet. Il suivait vraiment à la lettre ce que je lui disais, je devenais pour lui un persécuteur - je peux ajouter que c'était un polypervers - tandis que lui-même bombardait l'analyste de ses interprétations, pas toujours fausses d'ailleurs, sur ses objets, sa façon de le recevoir etc., dans le but de le mettre hors de lui, de produire la division, de le mettre hors du sujet supposé savoir. Ça peut s'entendre comme ça, d'une certaine façon il va se mettre en position d'objet pour faire jouir l'analyste. A la relation analytique va se substituer une relation imaginaire : dans le dispositif analytique, il va se mettre en position d'objet pour l'analyste supposé comme sujet.

## Discussion

**Bernard Porcheret** : Qu'en est-il du rapport de l'homosexualité à la perversion ?

Ce que j'ai pu reprendre de Freud, c'est que la position subjective du sujet homosexuel, dans l'homosexualité mâle, est structurellement repérable de la même façon que dans la formation des autres types de perversion. La question, à ce niveau, est celle de l'inversion de l'objet. Car après tout, l'homosexuel est tout à fait comme le sujet névrosé, il a un rapport au partenaire qui présente toutes les variations du rapport à un partenaire hétérosexuel. La question que peut poser l'homosexualité masculine tient en ceci : qu'est-ce qu'on veut en obtenir dans la cure ? On peut les "guérir", dit Lacan, mais les guérir de quoi ? De quoi s'agit-il ?

Il y a un autre point : il s'agit d'établir une distinction entre l'homosexualité vraie comme perversion et les formes d'homosexualité qu'on rencontre dans les névroses.

**Jacques Guillard** : Ma question porte sur ce que vous avez évoqué de l'idéalisation, j'aurais aimé que vous puissiez appuyer votre exposé sur le versant de la sublimation, et éclairer un peu cette phrase de Lacan dans *L'Éthique* notant que " *La psychanalyse n'a pas été fichue d'inventer une nouvelle perversion*".

Effectivement Lacan note que la psychanalyse n'a pas inventé de nouvelle perversion, qu'il écrit en un mot, et reprend cela dans Joyce où il l'écrit en deux mots, *père-version*. Entre temps il a équivoqué sur le sens de perversion comme étant une version vers le père, en tout cas que Joyce se tire de sa psychose en s'inventant à usage personnel une version du père. Lacan ne fait pas de Joyce un pervers mais s'est sérieusement interrogé là-dessus.

On peut relever qu'il y a une grande affinité entre la perversion et la sublimation, c'est déjà dans le texte de Freud à propos de l'idéalisation dans le processus de la pulsion. C'est déjà problématique, l'idéalisation *dans le processus*, c'est ce qui m'a fait dire que là il pointait une position subjective, l'objet n'était pas là encore placé. Il relève cette affinité à propos de "la jeune homosexuelle", qui est dans un rapport d'amour courtois avec la dame. Pourtant, au départ, on peut dire que tout les oppose, parce que d'une certaine façon dans la sublimation il n'y a pas de rapport sexuel, c'est-à-dire que l'accès de l'Autre est interdit. Il y a dans la démarche de sublimation, l'acceptation de la castration, qui est centrale, l'objet est placé en position d'inaccessibilité. Au terme de cette démarche, le sujet qui sublime obtient une jouissance, celle à laquelle il avait renoncé lui fait retour, c'est une jouissance liée à la tension du désir.

Le point de départ du pervers est différent, c'est une activité non sublimée. En visant la jouissance de l'Autre, il y échoue mais il y touche d'une certaine façon, et on peut dire que la jouissance obtenue des héros sadiens c'est aussi la tension du désir.

**Paule Rabillier :** Si on dit que les femmes ne deviennent pas perverses, on les taxe parfois de perversité. Comment situez-vous la perversité par rapport à la perversion ?

C'est vrai qu'il ne faut pas confondre la perversion, qui est une position subjective, avec une éthique qui est celle de la canaillerie. La canaille est le sujet qui ne joue le jeu d'aucun discours. C'est de ce côté que je situerais la perversité. Alors évidemment on peut dire que les femmes n'en sont pas exemptes, pas plus que les hommes.